

Inter

Art actuel

Installer l'impermanence : [Carrefour, Standstill. Igor Antic à La chambre blanche]

Lisanne Nadeau

Numéro 73, printemps-été 1999

URI : id.erudit.org/iderudit/46230ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN 0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nadeau, L. (1999). Installer l'impermanence : [Carrefour, Standstill. Igor Antic à La chambre blanche]. *Inter*, (73), 53-54.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d-utilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Installer l'impermanence

Lisanne NADEAU

Mise en contexte

Avril 1999. Il s'agit aujourd'hui de se pencher sur l'œuvre d'Igor ANTIC, artiste d'origine yougoslave qui, en janvier et février 1999, était de passage à Québec dans le cadre d'une résidence d'artiste à La chambre blanche. Traiter de cette résidence dans le contexte actuel ne va pas de soi. Comment en effet aborder avec détachement une recherche mise en suspens par cette guerre qui nous concerne tous ? Et où en serons-nous au moment où seront publiées ces lignes ? L'analyse que nous en aurons faite pourra-t-elle avoir quelque résonance ou apparaîtra-t-elle futile devant l'atrocité dont nous aurons été témoin ? Il faudra donc, avec peut-être plus de poids qu'à l'habitude, accepter de subir ce décalage temporel inhérent à la circulation du discours sur l'art et qui en fait tout autant sa force que sa vulnérabilité. Ainsi, d'entrée de jeu, alors que nous nous apprêtons à traiter d'in situ, l'écriture s'y trouve engagée, bien malgré elle et sans contrôle.

L'engagement d'Igor ANTIC envers sa pratique artistique et les liens qu'elle pourrait ou qu'elle devrait tisser avec la sphère politique est clair. Il fonde, en 1995, Pokret, un lieu d'échange culturel qui permettra de réunir des créateurs et des intellectuels voués autrement jusqu'à l'isolement et au silence. Il participe aussi, en collaboration avec d'autres artistes de la scène actuelle, à l'organisation de manifestations auxquelles participeront plusieurs artistes de l'étranger, toujours dans le but d'établir un réseau de communication malgré la volonté du régime de couper tous les ponts vers l'extérieur. Du côté de sa pratique artistique, Igor ANTIC désire éviter tout emprunt à la rhétorique du politique. Chacun son discours, chacun son vocabulaire. Le tout dans une volonté d'éviter une esthétique du malheur,

un compromis dans la démarche. Partageant sa vie entre Paris et Novi Sad depuis une dizaine d'années, il aura observé parfois à distance, parfois de très près, les effets de la guerre. Aujourd'hui, Igor ANTIC est au plein cœur des bombardements. L'art fait donc, en ce qui le concerne, une trêve obligée. Déjà, dans les semaines précédant les frappes de l'OTAN, la galerie Zlatno oko (L'œil d'or), où il a souvent exposé, a dû fermer ses portes. Le Soros Fund for Contemporary Art, société aux capitaux américains qui était la seule à soutenir la pratique en art actuel, a évidemment cessé ses activités. La Biennale des Jeunes, initiée en 1994, a dû quitter le bâtiment qu'elle occupait.

On ne sait l'influence qu'auront ces événements sur la production d'Igor ANTIC ou sur celle de tous ceux et celles qui, comme lui, ont pris le parti d'adopter leur propre langage. Mais c'est d'abord et avant tout comme artiste revendiquant une autonomie de pensée qu'il a séjourné chez nous plus tôt cette année, et c'est en ces termes qu'il souhaiterait qu'on en débattre.

Un projet à caractère évolutif

L'artiste fut donc invité dans le cadre du programme de résidence in situ que propose La chambre blanche. On mit ainsi à sa disposition un espace, l'espace de diffusion du centre, et du temps, six semaines. Un lieu d'essai donc, un laboratoire, lui permettant de mettre en scène une interprétation subjective de ce contexte de production singulier. Il a choisi d'assurer une présence soutenue du début jusqu'à la toute fin de cette résidence et d'éviter la quête d'un résultat unique, prétendument optimal, de sa recherche. En effet, comme

d'autres résidences conçues dans ce contexte au cours des dernières années, c'est à un véritable *work in progress* qu'il nous a conviés.

Comme données de base, considérons une suite de boîtes de faible profondeur construites au cours de la première semaine de résidence. Le matériau choisi : un carton ondulé triple épaisseur évoquant les caisses de transport léger. Le nomadisme est ainsi connoté d'emblée en toute cohérence avec le statut que l'artiste a voulu donner à son projet. Les arêtes de ces volumes monumentaux mais fragiles ont été soulignées d'une bande autocollante blanche accentuant une certaine frontalité, tel un élément graphique, signe, encart ou panneau routier. Un collectif fut formé afin de réaliser une soixantaine de ces caisses dont la superficie totale correspondait à la dimension d'une des deux salles de la galerie. Marie-Gabrielle HOURIEZ, dans un essai publié à Paris en 1995, n'aura pas tort de souligner que les œuvres d'Igor ANTIC sont des actions exigeant un engagement physique : « Il faut fabriquer, assembler les différents objets nécessaires. En somme, il faut payer de sa personne pour que l'installation ne soit pas qu'une œuvre d'art, confinée dans une galerie, où l'espace et le temps sont parfois suspendus, voire altérés' ».

Sur chacune des faces de ces modules de carton furent prélevées des lettres composant des adverbes ou des locutions adverbiales de lieu : nulle part, ailleurs, ici, *anywhere*, où, *elsewhere*, above, autour de, de l'extérieur, *inside*, en bas, *from*, sur, auprès de, là... Cette accumulation des modules langagiers propose ainsi une conscience du lieu, des mouvements du regard porté sur lui et du corps le parcourant.

Aucune référence, donc, à quelque structure architectonique caractérisant le site. Et





pourtant, dans leur abstraction la plus totale, ces adverbies traitant du lieu même où ils s'inscrivent ont fonction d'ancrage. En nous accompagnant de si près dans nos pérégrinations, ces indicateurs de site conjuguent au présent, et de manière explicite, notre rapport à l'œuvre et à l'espace qu'elle définit. Mais de manière plus complexe, ils évoquent également tous les possibles, tous les choix dont relève ce positionnement des modules : « anywhere », « ailleurs », « nulle part »... Ces locutions pointent alors un ailleurs, une virtualité. Elles réitérent un positionnement, là où nous sommes, mais aussi là où nous aurions pu être, dans une conscience exacerbée des choix posés et de leur profonde relativité.

De ces modules géométriques, des mots qu'ils portent et des lettres qui en furent extrudées, pas moins de six installations seront réalisées. Ces modules deviennent des outils pour mesurer l'espace. Et c'est avec acharnement, pourrait-on dire, que Igor ANTIC poussera la logique de ces variations jusqu'à la limite temporelle qui lui est arbitrairement imposée. L'entreprise s'avèrera monumentale et le forcera à ralentir le rythme initialement envisagé, soit une modification quotidienne des lieux.

Chaque module sera tout d'abord placé de telle manière que le ou les mots qui y figurent puissent virtuellement se projeter sur l'un des

murs de l'espace. Cette projection est évoquée par la présence des lettres extrudées composant le mot en question sur le mur lui faisant face. S'en suit un jeu de réflexions et de renvois dressant des vecteurs dans l'espace. Dans une autre version de *Carrefour*, *Standstill*, ces lettres « projetées » sont collées sur des bandes autocollantes suspendues dans l'espace. Des effets de miroir et de transparence en résultent comme si des pans de murs se recomposaient virtuellement dans l'espace. Pour une autre version, les caisses seront entassées dans un chaos apparent au centre de la pièce alors que les lettres extrudées formeront au mur un bandeau continu et ordonné de l'ensemble de ces adverbies et locutions adverbiales.

Il semble que l'artiste ait été fasciné non seulement par le caractère inépuisable de cette aventure, mais également par la logique sans failles du système mis en place. Ainsi, si l'ensemble des modules correspond à la superficie d'une des salles de la galerie, la superposition de chaque lettre type correspond étonnamment à la hauteur de la salle. Un système autosuffisant, semble-t-il, telle l'équation mathématique dont on chercherait indéfiniment à modifier les termes. Comme si Igor ANTIC mettait au défi la « vérité » de cet espace dans son pouvoir de permutabilité.

Virtualiser l'espace

L'œuvre se définit comme la mise en place d'un processus ouvert se déployant à l'infini. Elle se constitue de ce déploiement. On assiste alors, avec *Carrefour*, *Standstill*, à l'apogée d'un parcours qui l'aura peu à peu mené à explorer la structure architecturale du langage. De fait, la production des deux dernières années ouvre une brèche dans la démarche d'Igor ANTIC. Et c'est à une modification de sa conception de l'in situ que l'on doit ce changement radical. L'introduction du langage, en 1997, donne lieu à la création d'une œuvre intitulée *I.d.e.e.v.a.g.u.e.*, réalisée au Château de Napoule, en France. Les lettres grand format, construites de bois, flottent à la surface d'un plan d'eau dans un parcours non prévisible. En

1998, à la Chinati Foundation, l'artiste construit une structure de bois composant le mot *Border* et mettant en lumière le site de cette fondation, près de la frontière séparant le Texas et le Mexique. Puis il y aura *Duplex* qui vient inscrire de plus bel cette volonté d'en arriver à une esthétique instable dans un lieu en constante métamorphose. Mais *Duplex* demeure attaché aux traits architectoniques qui singularisent le site. Escalier, fenêtre, carreaux du revêtement au sol, sont ici reproduits, dédoublés, reportés, déplacés dans un démantèlement perpétuel. Nous sommes encore dans une logique du *site-specific* que viendra ébranler définitivement *Carrefour*, *Standstill*, telle une synthèse des ruptures antérieures.

On passe donc du *site-specific* à une ouverture radicale de l'approche in situ. Igor ANTIC vient conceptualiser l'espace, le virtualiser, avec une liberté et une aisance jamais encore atteintes au sein de sa production. Il s'engage, semble-t-il, dans une dématérialisation sans retour.

La production d'Igor ANTIC est en effet issue de la plus pure tradition installative qui aura choisi de faire du site la nourriture première de l'œuvre. En ce sens, l'ensemble de l'œuvre de l'artiste est marqué par l'impermanence en dehors de toute idéologie de l'objet. « Je travaille toujours à partir d'un contexte ou d'une situation spécifique. Ici, j'ai décidé de me concentrer sur cette question : qu'est-ce que cela veut dire travailler in situ ? En effet, dans l'expression in situ, il y a le mot site et il y a le mot situation. Le site demeure, la situation change ». Igor ANTIC aura ainsi voulu explorer cet inconnu en posant un certain nombre de problèmes, sans viser leur résolution, mais plutôt dans l'optique d'un questionnement perpétuel et subjectif. Avec *Carrefour*, *Standstill*, il aura exacerbé cette conception qui fait de l'œuvre l'incarnation fugitive de la pensée.

Notes :

1. Igor ANTIC 1994-1995, Paris, 1995.
2. Extrait de la conférence donnée par Igor ANTIC à Québec en février 1999.

